

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **Ruchonnet, L. / C.T.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 51

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193974>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Nous avons parlé dans un précédent numéro du charmant volume qui vient de paraître chez M. F. Payot, sous ce titre : *Mélanges vaudois*, français et patois, par L. Favrat. Nous empruntons à ce recueil la pièce de vers suivante, composée en 1847, mais à laquelle les superbes vendanges de cette année donnent une réelle actualité.

Le vin de Lavaux.

(Air : *La pipe de tabac*.)

Amis, on a loué les treilles
 De tous les bouts de l'univers ;
 On a crié force merveilles
 Des vins de cent pays divers ;
 Il est temps qu'on rende justice
 Aux futailles de nos caveaux,
 Il est bien temps que l'on finisse
 Par louer le vin de Lavaux !

Si la France a les vins du Rhône,
 Nous en avons chez nous aussi,
 Et tous ceux du Rhin que l'on prône,
 Ne valent pas notre Cully ;
 Puis aux qualités qu'on leur prête,
 Mes amis, je m'inscris en faux ;
 Notre Yvorne leur tient bien tête :
 Vive notre vin de Lavaux !

On dit : Les fonds sont à la hausse,
 La France a renchéri ses vins.
 Hé ! messieurs, que chacun se chausse
 Selon sa bourse et ses besoins.
 Si nous voulons avoir nos aises,
 Contentons-nous de nos tonneaux,
 N'achetons plus de mâconnaises ;
 Buons notre vin de Lavaux !

Quand les vendanges seront bonnes
 Exportons le trop-plein du pot ;
 Si l'on ne peut remplir les tonnes,
 Achevons-les de Cortaillod :
 Préférons au moins le vin suisse
 Au vin frelaté de Bordeaux ;
 A nos coteaux rendons justice ;
 Buons notre vin de Lavaux !

Grâce à celui de trente-quatre,
 Sur tous les fronts la gaité luit,
 Et si ses vapeurs nous font battre,
 Les coups ne feront pas grand bruit.
 Mes amis, si ce jus nous gagne,
 N'est-ce pas grâce à nos coteaux ?
 Nous ne battons que la campagne ;
 Vive notre vin de Lavaux !

L. FAVRAT.

Puisque nous parlons des œuvres littéraires de notre ancien et regretté collaborateur, nous pensons faire plaisir à ses nombreux amis en reproduisant ici

la lettre suivante que M. Louis Ruchonnet nous adressait, le 16 février dernier, après avoir parcouru la nouvelle édition des *Causeries du Conteur vaudois*, qui contient plusieurs morceaux de L. Favrat :

« Berne, 16 février 1893.

« Cher monsieur,

« Vos « Causeries du Conteur vaudois » m'ont fait passer quelques heures bien agréables en me rappelant plus d'un morceau qui m'avait déjà charmé en son temps. Et quel délicieux crayon a notre ami « Ralph ». Je ne me lasse pas de regarder sa couverture ; c'est un petit chef-d'œuvre.

« Mais savez-vous que j'ai fermé le livre avec une ombre de tristesse en songeant à l'irréparable perte que nous avons faite avec la mort de Favrat. Non, nous ne retrouverons pas son pareil.

« Merci, cher monsieur, pour votre bon et fidèle souvenir, et croyez-moi toujours votre bien dévoué,

« L. RUCHONNET. »

Monsieur le rédacteur,

Je me hasarde de venir vous donner mon avis sur la question que vous avez posée dans votre dernier numéro : *Lequel des deux époux a le droit de renvoyer la bonne ou la cuisinière ?* et je vous dirai tout de suite que j'applaudis des deux mains aux doctes considérants qui ont servi de base au sage prononcé du tribunal civil de la Seine.

J'estime donc avec lui qu'il appartient au mari seul d'annoncer à ces demoiselles que le ménage n'a plus besoin de leurs services, et qu'elles peuvent faire leurs malles ; c'est à lui seul qu'incombe ce droit, parce que c'est lui, mari, qui, dans la règle, rétribue ses domestiques et pourvoit à leur entretien. J'invoque donc ce principe que : celui qui paie, commande, et je me sers de cet argument comme d'une citadelle.

Mon Dieu ! où irions-nous s'il en était autrement ? Où irions-nous, dis-je, si nous voulions permettre à Madame de renvoyer sans pitié ces pauvres filles chaque fois que sa mauvaise humeur lui a commandé de le faire, chaque fois que Proserpine a laissé un peu trop

brûler le pot-au-feu ; que Sophie a laissé le petit se salir, ou encore parce que Proserpine ne lui a pas obéi ? etc., etc. Et, puisque je parle d'obéissance, je rappellerai ici un principe que nous trouvons dans tous les codes du monde, et qui ne fait que plus fortement appuyer mon opinion sur la question posée ; ce principe, qui devrait être inscrit dans la cuisine, comme dans le cœur de toutes les femmes, est celui-ci : la femme doit *obéissance* à son mari. Je souligne *obéissance* et remarquez que ce devoir imposé à la femme par la loi n'est soumis à aucune restriction ; obéissance en tout, partout, même si, en dépit des volontés de madame, monsieur veut garder chez lui son cordon bleu ou sa bonne !

Et, s'il en était autrement, bénissez le ciel de ne pas vous avoir donné pour compagne une Philaminte ! car vous pourriez peut-être, comme Chrysale, voir un beau jour, chasser votre cuisinière, parce que

... en épluchant ses herbes
 Elle accommodait mal les mots avec les verbes !

Quand il s'agira de renvoyer une Martine quelconque, nous estimons donc que Madame devra nécessairement en référer à son cher époux et maître ; c'est la loi naturelle du mariage, et Madame doit s'y conformer. Il est bien évident qu'à ce propos l'époux entendra et appréciera, comme ils le méritent, les conseils de son épouse.

J'ai plaidé la cause des hommes, et à bon droit ; car, en cette fin de siècle, où les dames cherchent à empiéter de plus en plus sur nos attributions et sur nos droits, nous avons besoin de nous défendre. Défendons-nous donc énergiquement, et ne nous laissons point mettre bénévolement dans le cas visé par les vers suivants de notre grand satirique, que je me plais à rappeler ici pour les besoins de cette cause :

Combien n'a-t-on point vu de belles aux doux yeux,
 Avant le mariage, anges si gracieux,
 Tout à coup se changeant en bourgeoises sauvages,
 Vrais démons, apporter l'enfer dans leurs ménages.
 Et découvrant l'orgueil de leurs rudes esprits,
 Sous leur fontange altière, asservir leurs maris !

Agréez, Monsieur le rédacteur, mes bonnes salutations.

Aigle, le 16 décembre 1893. C. T.

L'auteur de la lettre qui précède a bien fait de la signer. Le *Conteur* lui en laisse toute la responsabilité; car il faut s'attendre à quelques vertes répliques de la part de nos lectrices. Vous aurez là de jolies étrennes, M. G. T.!

(Réd.)

Institutrice.

Mon médecin m'a toujours dit : « Ne lisez pas immédiatement après les repas, c'est mauvais, ça porte le sang à la tête, et la digestion se fait mal. »

C'est vrai; seulement ce cher docteur n'a pas compté avec un enjôleur de livre, celui que vient de publier M^{me} Georges Renard. J'en ai lu les premiers chapitres, dimanche, de onze heures à midi; et, à peine avais-je diné, que je m'empressais de reprendre cette délicieuse et intéressante histoire.

Donc, adieu les conseils du docteur.

Le moyen de faire autrement quand on a là sur sa table un livre tout frais, tout souriant, qui, sous ce titre modeste : *Institutrice*, vous empoigne, vous captive, au point qu'il n'est plus possible de ne pas aller jusqu'au bout.

Ce qui pique tout particulièrement l'attention dès le début, c'est que l'auteur a placé plusieurs épisodes de son récit sur les bords du Léman, à Lavaux et à Lausanne.

Un vigneron de Lavaux, M. Descombes, est le père de quatre filles, quatre mignonnes blondes. Sa sœur, M^{lle} Descombes, rentière et habitant Lausanne, a décidé de prendre à sa charge l'aînée, la douce et gentille Cécile, toujours si prévenante, si empressée auprès de sa mère, malade depuis nombre d'années. L'idée de sa tante est de lui faire donner, dans une école de la capitale, une instruction soignée, et de lui trouver ensuite une bonne place à l'étranger.

Tante Descombes, partie autrefois pour la Russie, en qualité de dame de compagnie, en était revenue avec une jolie fortune et les habitudes aristocratiques du milieu où elle avait vécu. Ses grands airs et l'austérité de ses mœurs en imposaient à toute la famille.

Aussi la pauvre petite Cécile eut une bien triste existence à Lausanne, surveillée dans ses moindres actes par la vieille tante, qui ne lui parlait absolument que de ses devoirs et ne lui laissait aucune liberté.

Dès qu'elle eut obtenu son diplôme, la jeune fille fut envoyée en Hollande, comme institutrice, dans une famille où, dès le jour de son arrivée, elle passa par des humiliations et des souffrances morales, qui lui attirèrent immédiatement toutes les sympathies du lecteur.

Cette situation a fourni à M^{me} Geor-

ges Renard le sujet de pages admirables, excessivement attachantes et qui révèlent une connaissance approfondie du cœur humain.

Et puis, à côté de ce qui touche plus particulièrement à cette intéressante héroïne, à ses chagrins et à ses joies, à l'amour dont son cœur est épris soudain pour un jeune compatriote, précepteur dans la même maison, que de choses charmantes, que de croquis tracés d'une plume alerte, que de caractères fidèlement dépeints!

Je ne saurais trop vous recommander le portrait que l'auteur nous fait de M^{me} Avenhorn, d'origine javanaise, ainsi que la description d'une fête hollandaise sur la glace, donnée par cette femme au caractère éminemment original et enjôlé.

C'est vraiment à lire et à relire.

Vous trouverez aussi dans ce livre des choses bien intéressantes sur les riches familles d'Amsterdam, sur cette vieille noblesse marchande, à laquelle appartiennent les van Leerdam, armateurs de père en fils.

Mais nous ne voulons pas entrer plus avant dans les détails de l'ouvrage; nous ne voulons pas même vous en faire connaître les principaux personnages, pas même vous dire ce qu'est devenue Cécile, dont on suit la carrière si mouvementée, avec un intérêt toujours croissant.

Non, nous nous bornons à vous recommander vivement la lecture de ces pages, écrites dans un beau langage, plein de descriptions ravissantes, d'images heureuses, de scènes palpitantes de vérité et d'intérêt.

Oui, il faut le dire sans aucune restriction, le livre de M^{me} Renard est un de ceux, assez rares, dont la lecture se soutient attrayante du commencement à la fin, où le récit ne languit jamais; une lecture saine qui repose et charme l'esprit.

Encore une fois, tâtez-en, s'il vous plaît, et vous me direz si le *Conteur* ne vous a pas donné un bon conseil.

Tenez, en voici quelques pages qui vous mettront certainement l'eau à la bouche. Il s'agit de l'arrivée, en Hollande, de la jeune institutrice :

— Mademoiselle Cécile Descombes, la nouvelle institutrice ?

— Oui, madame, c'est bien moi.

— Je ne suis pas une dame. Je suis Marianne, la femme de chambre de Mme van Leerdam. Mademoiselle veut-elle me suivre ? La voiture attend devant la gare.

La voyageuse, qui venait d'arriver par le train direct de Bâle à Amsterdam, dit qu'elle était prête à se laisser conduire là où on voulait la mener.

Sur le quai d'arrivée, une voiture de goût sévère était rangée contre le trottoir. La femme, entre deux âges, qui s'était présentée elle-même sous le nom de Marianne, avise

un gros cocher, enseveli dans un volumineux col de fourrure et qui semblait sommeiller sur son siège.

— Allons, Jean, éveille-toi ! Voici mademoiselle.

L'homme, très flegmatique, tourna légèrement la tête, fit un court salut rempli de majesté. La vieille femme s'adressa encore à la jeune fille :

— C'est mon mari. Il comprend le français, mais ne sait pas le parler. Mademoiselle veut-elle lui confier son bulletin de bagages ?

L'institutrice, heureuse de trouver qui voulût bien s'occuper d'elle dans cette ville hollandaise dont elle n'entendait pas la langue, fit avec empressement ce qu'on lui conseillait. Elle fouilla prestement dans un petit sac de cuir suspendu à sa taille par une forte ceinture, en tira un papier, le tendit à l'homme, qui la remercia d'un guttural :

— Merci.

Puis, tandis que celui-ci, sans quitter son siège, donnait avec importance les ordres nécessaires, Marianne ouvrit la portière de la voiture, invita d'un geste Cécile à y monter, et y prit place à son tour.

Une fois installées l'une en face de l'autre, les deux femmes se regardèrent curieusement. Au dehors, la nuit était très noire — il était passé huit heures du soir, au mois de novembre; mais devant la gare, de grands lampadaires répandaient une vive lumière jusque dans l'intérieur du coupé.

La femme de chambre pouvait avoir une cinquantaine d'années. Elle avait le teint rose et frais, des cheveux tout à fait gris, un embonpoint solide de matrone gourmande. Un manteau simple, d'une belle étoffe épaisse, un chapeau noir à brides coscues, des gants fourrés, un col de linge éblouissant, toute sa tenue révélait une maison riche, confortable, bien ordonnée, où le moindre objet devait justifier d'une valeur sérieuse. Déjà Cécile avait été frappée par le moelleux des coussins sur lesquels elle était assise, le luisant des vernis qui encadraient les glaces claires, l'éclat des deux réflecteurs qui, de chaque côté, projetaient leur jour cru sur une fourrure à longs poils, destinée à envelopper les genoux du cocher, et sur la croupe large d'un cheval, saturé de bonne nourriture.

A ce même moment, Marianne réprimait mal une grimace méprisante causée par l'accoutrement modeste de Mlle Descombes. Celle-ci, décoiffée, fripée, enfumée par trente-six heures de wagon, avait vraiment pauvre mine. Sa petite figure pâle et maigre paraissait encore plus pâle et plus maigre sous l'éclat fiévreux de ses yeux cerclés de bistre. De sa toque de voyage, enroulée d'un voile épais, des mèches de cheveux blonds s'échappaient en désordre, et le manteau qui l'enveloppait révélait, par sa couleur fanée, par sa coupe déjà ancienne, la fatigue de services trop prolongés. Et puis un bagage si pauvre ! Une malle médiocre, qu'un seul homme enlevait d'un élan ! Bien certainement cette malle-là ne pouvait contenir ni riches toilettes, ni trousseau de lingerie un peu convenable.

Marianne en était là de ses réflexions et de ses conjectures lorsque la voiture partit au grand trot du cheval, filant à toute vitesse, dans sa hâte de retrouver son écurie si bien aménagée.

Pendant que le coupé roulait dans l'ombre